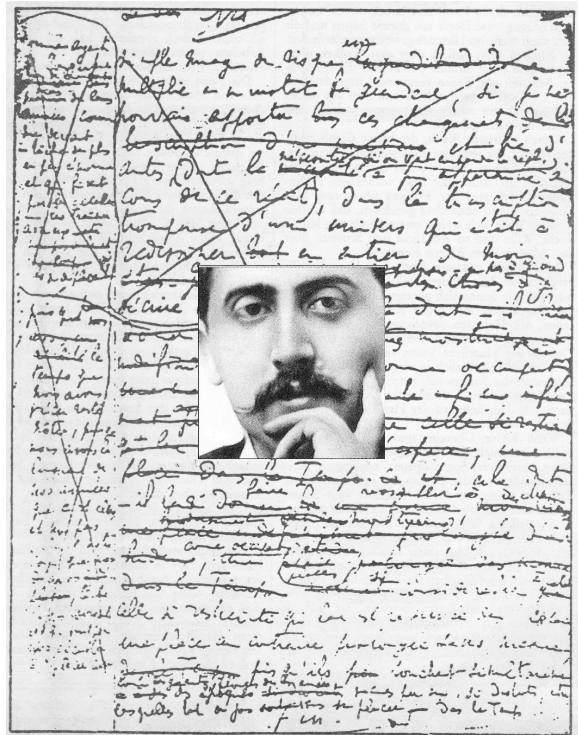


La « petite madeleine » de Marcel Proust

Une lecture guidée

Martin RAETHER



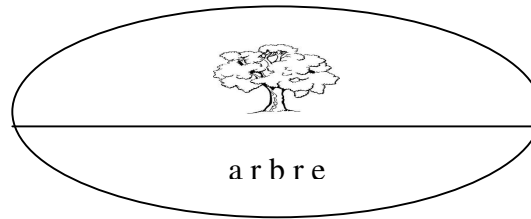
Ce que je propose ici est à la fois très simple et extrêmement compliqué : une lecture guidée avec interprétation, et ceci pratiquement que d'une seule scène ou d'une seule idée ; mais qui concerne le point central d'un chef-d'œuvre romanesque, du roman le plus important du XX^e siècle, d'un monument. Mon projet n'est donc rien moins que de donner à l'aide d'une petite scène une introduction dans **l'essentiel de la littérature**.

Voici d'abord quatre observations préliminaires :

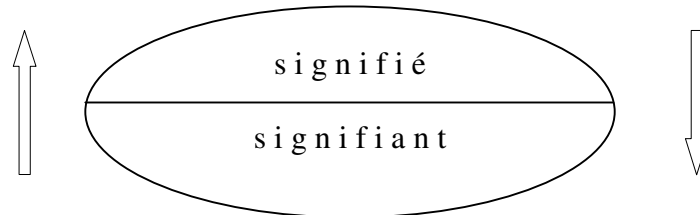
1° La parole évoque ce qui est absent

En pointant avec mon index sur un objet présent et en disant « ça », les personnes présentes et qui voient ce geste (car je n'ai même pas besoin de parler) observent tous et sans discussion la même chose. Si par contre, je prononce, pour prendre un exemple, le mot *arbre*, chacun entend et comprend bien les sons [ar-br']. Dans les autres langues l'équivalent en est tree, álbero, Baum et ainsi de suite dans les 6.912 langues vivantes que

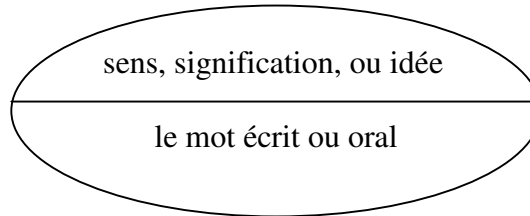
l'UNESCO recense sur terre. Un grand linguiste suisse, Ferdinand de Saussure,¹⁾ a proposé, il y a cent ans, de représenter cette fonction d'un mot par cette figure :



ou d'une façon plus abstraite :²⁾



ou :



Chacun de nous s'imagine différemment ce que je nomme « arbre », l'un un pommier, l'autre un peuplier ou un chêne, etc., vraisemblablement un arbre comme on en trouve couramment entre Grosne et Guye. Par contre, un Congolais penserait très probablement un arbre différent, de même un Andalou, ou un Australien, ou un Inuit, et ainsi de suite. En vérité, chacun imagine un autre arbre, et c'est à ce niveau qu'entre le fait social, géographique, culturel, etc. dans le domaine des mots. Néanmoins, reste l'observation que l'homme peut par la parole évoquer, présenter ce qui est absent.

2° La fiction est « coupée » de la réalité

Le texte littéraire – le roman – prend ces paroles qui désignent déjà une réalité absente, et il s'en sert pour raconter quelque chose qui – si j'ose dire – est encore plus absent car sans aucun rapport avec la réalité. Je m'explique : Le « signifié » n'est pas le « réel », car l'arbre réel est quelque part dehors. Les sons [ar-br'] font le pont entre ce que l'on prononce, entend, écrit ou lit et un concept ou une idée qui, elle, essaie de faire le lien avec la chose réelle, mais qui en fait en restera toujours séparée. Le mot est « coupé »³⁾ du réel, et la littérature de la réalité. Ceci est un principe fondamental.

La littérature n'est pas réalité, mais la « représente ».⁴⁾ Le rapport d'un mot avec la réalité qu'il essaie d'atteindre, de présenter, de représenter est alors ambigu, délicat. La littérature ou le roman se sert de ces mots ambigus pour évoquer une réalité au second degré. C'est ce qu'on appelle la « fiction ».

Un texte fictionnel, créé par l'imagination, parle de ce qui est absent **et** dans le temps **et** dans l'espace. Un texte utilitaire, par contre, parle de ce qui est présent : un mode d'emploi,

un livre de recettes de cuisine, un compte-rendu d'une réunion sont des textes qui servent, en principe, à des fins.

3° Vivre sa vie et la raconter sont deux choses distinctes

Effectivement, on ne peut faire que l'un ou l'autre ; leur simultanéité est exclue. Le principe d'une narration est de relater quelque chose que l'on a vu, vécu ou entendu, d'évoquer donc quelque chose d'absent. C'est toujours quelque chose qui s'est déjà passé; on ne peut pas « raconter » ce qu'on est en train de vivre; il y a toujours distance. Si quelqu'un tient un journal, ses notes y seront toujours et immanquablement postérieures aux faits, même s'il essaie de coller au plus près du vécu. Leur simultanéité est à priori inconcevable et exclue.

4° Lecture est absence du monde

A l'inverse, la lecture nous procure aussi de la distance. Le fait de lire nous éloigne du présent, dans le temps et dans l'espace. La lecture elle-même est un acte de s'absenter du monde, ne fût-ce que pour le moment de la lecture. Nous plongeons volontairement et volontiers dans un autre monde, un monde de fiction. Lecture **est** solitude et absence. Le lecteur est seul ou plutôt solitaire et absent.⁵⁾



Pour en venir maintenant au sujet concret, la « petite madeleine » de Proust, voici le texte qui touche à un phénomène que nous avons tous déjà senti et vécu nous-mêmes – et qui pourra nous être d'un précieux secours dans notre vie réelle. En même temps, il peut nous enseigner un peu à quoi ça sert, la littérature. Proust aborde ce sujet à plusieurs reprises, mais la scène la plus connue et la plus représentative est celle de la « petite madeleine », citée ici en intégralité. Elle est tirée du cycle romanesque *A la Recherche du temps perdu*, vers le début du premier roman. Proust l'a écrit en 1912/13 et publié fin 1913. Le style proustien est particulier, et dès le début, il a soulevé des réactions contradictoires, entre enchantement et agacement. Il ne faut pas s'attendre à une action éclatante ou héroïque. Le lecteur est plutôt confronté à une description longue, minutieuse et détaillée d'un effort intérieur.

Texte ①

5 ...quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés
10 *Petites Madeleines* qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du

gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence, de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur ; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.

Certes, ce qui palpète ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément ; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées ; mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes – et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel

65 sous son plissage sévère et dévot – s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la
force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé
ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus
frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la
saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la
70 ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice
immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me
donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de
découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la
rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon
75 donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan
tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au
soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire
des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les
Japonais s'amusaient à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de
80 papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se
colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et
reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M.
Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et
l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et
85 jardins, de ma tasse de thé.⁶⁾

Quelques années plus tôt, Proust avait déjà donné une esquisse de cette scène dans un recueil
d'essais, *Contre Sainte-Beuve*, écrit vers 1908/10. Il est aisé de remarquer l'évolution de la
première ébauche à la version définitive. Dans la première rédaction de cette scène, le style
est plus sobre, moins entortillé. Dans la version romanesque il y a quelques changements de
personnages, qu'on va pas développer ici, afin de nous borner à l'essentiel.

Texte ②

L'autre soir, étant rentré glacé par la neige, et ne pouvant me réchauffer, comme je m'étais
mis à lire dans ma chambre sous la lampe, ma vieille cuisinière me proposa de me faire une
tasse de thé, dont je ne prends jamais. Et le hasard fit qu'elle m'apporta quelques tranches de
pain grillé. Je fis tremper le pain grillé dans la tasse de thé, et au moment où je mis le pain
5 grillé dans ma bouche et où j'eus la sensation de son amollissement pénétré d'un goût de thé
contre mon palais, je ressentis un trouble, des odeurs de géraniums, d'orangers, une
sensation d'extraordinaire lumière, de bonheur ; je restai immobile, craignant par un seul
mouvement d'arrêter ce qui se passait en moi et que je ne comprenais pas, et m'attachant
toujours à ce bout de pain trempé qui semblait produire tant de merveilles, quand soudain les
10 cloisons ébranlées de ma mémoire cédèrent, et ce furent les étés que je passais dans la
maison de campagne que j'ai dite qui firent irruption dans ma conscience, avec leurs matins,
entraînant avec eux le défilé, la charge incessante des heures bienheureuses. Alors je me
rappelai : tous les jours, quand j'étais habillé, je descendais dans la chambre de mon grand-
père qui venait de s'éveiller et prenait son thé. Il y trempait une biscotte et me la donnait à
15 manger. Et quand ces étés furent passés, la sensation de la biscotte ramollie dans le thé fut un
des refuges où les heures mortes – mortes pour l'intelligence – allèrent se blottir, et où je ne
les aurais sans doute jamais retrouvées, si ce soir d'hiver, rentré glacé par la neige, ma
cuisinière ne m'avait proposé le breuvage auquel la résurrection était liée, en vertu d'un
pacte magique que je ne savais pas.

20 *Mais aussitôt que j'eus goûté à la biscotte, ce fut tout un jardin, jusque-là vague et terne, qui se peignit, avec ses allées oubliées, corbeille par corbeille, avec toutes ses fleurs, dans la petite tasse de thé, comme ces fleurs japonaises qui ne reprennent que dans l'eau.⁷⁾*

Le souvenir involontaire d'un petit événement fait jaillir tout un panorama de sentiments heureux d'antan, d'enfance. Cette scène de la madeleine dans la tasse de thé est effectivement la plus connue, mais elle n'est point la seule. Il y en a d'autres passages similaires, comme celui qui suit immédiatement, dans Contre Sainte-Beuve, le texte ② précité :

Texte ③

De même bien des journées de Venise que l'intelligence n'avait pu me rendre étaient mortes pour moi, quand l'an dernier, en traversant une cour, je m'arrêtai net au milieu des pavés inégaux et brillants. Les amis avec qui j'étais craignaient que je n'eusse glissé, mais je leur fis signe de continuer leur route, que j'allais les rejoindre ; un objet plus important
5 *m'attachait, je ne savais pas encore lequel, mais je sentais au fond de moi-même tressaillir un passé que je ne reconnaissais pas : c'était en posant le pied sur ce pavé que j'avais éprouvé ce trouble. Je sentais un bonheur qui m'envahissait, et que j'allais être enrichi de cette pure substance de nous-mêmes qu'est une impression passée, de la vie pure conservée pure (et que nous ne pouvons connaître que conservée, car en ce moment où nous la vivons, elle ne se*
10 *présente pas à notre mémoire, mais au milieu des sensations qui la suppriment) et qui ne demandait qu'à être délivrée, qu'à venir accroître mes trésors de poésie et de vie. Mais je ne me sentais pas la puissance de la délivrer. Ah ! l'intelligence ne m'eût servi à rien en un pareil moment. Je refis quelques pas en arrière pour revenir à nouveau sur ces pavés inégaux et brillants, pour tâcher de me remettre dans le même état. C'était une même sensation du*
15 *pied que j'avais éprouvée sur le pavage un peu inégal et lisse du baptistère de Saint-Marc. L'ombre qu'il y avait ce jour-là sur le canal où m'attendait une gondole, tout le bonheur, tout le trésor de ces heures se précipitèrent à la suite de cette sensation reconnue, et ce jour-là lui-même revécut pour moi.⁸⁾*

Et voici encore un autre texte, extrait du même recueil d'essais Contre Sainte-Beuve, quelques lignes plus loin :

5 Texte ④

Je me souviens qu'un jour de voyage, de la fenêtré du wagon, je m'efforçais d'extraire des impressions du paysage qui passait devant moi. J'écrivais tout en voyant passer le petit cimetière de campagne, je notais des barres lumineuses de soleil sur les arbres, les fleurs du chemin pareilles à celles du Lys dans la Vallée. Depuis, souvent j'essayais, en repensant à
5 *ces arbres rayés de lumière, à ce petit cimetière de campagne, d'évoquer cette journée, j'entends cette journée elle-même, et non son froid fantôme. Jamais je n'y parvenais et je désespérais d'y réussir, quand l'autre jour, en déjeunant, je laissai tomber ma cuiller sur mon assiette. Et il se produisit alors le même son que celui du marteau des aiguilleurs qui*
10 *frappaient ce jour-là les roues du train, dans les arrêts. A la même minute, l'heure brûlante et aveuglée où ce bruit tintait revécut pour moi, et toute cette journée dans sa poésie, d'où s'exceptaient seulement, acquis pour l'observation voulue et perdue pour la résurrection poétique, le cimetière de village, les arbres rayés de lumière et les fleurs balzacienne du chemin.⁹⁾*

Proust décrit comment il a souvent et vainement essayé d'évoquer le souvenir d'un certain jour de voyage, la « journée *elle-même*, et non son froid fantôme », comme il dit (texte ④, ligne 6) jusqu'au moment « quand l'autre jour, en déjeunant, je laissai tomber ma cuiller sur mon assiette... » (④, 7/8) ce qui lui rappelle à l'instant le marteau des aiguilleurs, et du coup, « toute cette journée dans sa poésie » « revécut pour moi » (④, 10).



Ces quatre scènes – celle de la madeleine, celle du pain grillé, celle du pavé inégal et brillant ou encore celle du bruit de la cuillère qui retombe sur l'assiette – présentent toutes la même structure qu'on appelle la « mémoire involontaire » de Proust, et que l'on peut brièvement, à l'aide des textes mêmes, analyser et définir comme suit :

1° Il y a **soudaineté** ou spontanéité, voire choc ; il n'y a pas de développement lent, mais résurgence subite : « Mais à l'instant même » (①, 7) ; « Et tout d'un coup » (①, 55).

2° Il y a **sensation** qui passe par les cinq sens du corps. Dans la scène de la petite madeleine c'est dans la bouche, le **goût** et l'**odorat** : le « goût de thé contre mon palais » (②, 5/6) ; « l'odeur et la saveur » (①, 67/68). Ailleurs il parle de l'odeur d'essence d'une voiture ou encore de l'« odeur amère et douce » des aubépines.¹⁰⁾ La **vue** est peu développée, peut-être parce qu'émoussée par l'habitude, comme il dit (①, 58/61) ; néanmoins, les pavés ne sont pas seulement inégaux mais aussi « brillants » (③, 13-14). Le **toucher** est également concerné, et ceci par les pieds (③, 6) ; il parle de la « sensation du pied » (③, 14-15). Et enfin l'**ouïe** : le bruit d'une cuillère (④, 7/8), ailleurs le « tintement » d'une petite sonnette à l'entrée d'un jardin.¹¹⁾

3° La résurgence soudaine d'un souvenir d'antan à travers les cinq sens du corps procure un **sentiment actuel très fort**, le plus souvent de bonheur, mais quelques fois aussi de douleur. Il parle de « puissante joie » (①, 13), de « tressaillir » (①, 8 et 37 ; ③, 5), de « félicité » (⑤, 1) ; de bonheur (③, 16) « Je sentais un bonheur qui m'envahissait » (③, 7). Et il est à noter que ce sentiment fort ne reste pas ponctuel mais, du coup, s'étend sur toute une journée : « et ce jour-là lui-même revécut pour moi » (③, 17), voire sur l'époque toute entière : il ne se rappelle pas seulement de la madeleine, mais de la vieille maison grise (①, 73) : « ...et avec la maison, la ville..., la Place..., les rues..., les chemins, les bonnes gens du village,... et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé » (①, 76/85).

4° Cette sensation forte est évoquée par une **cause** relativement **insignifiante**, un objet ou un événement ou une occasion de moindre importance.

5° Cette expérience n'est due à rien de prémédité ou de préparé d'avance intentionnellement ; elle est imprévisible, bref due au **hasard** : « et le hasard fit » (②, 3) ; « Il y a beaucoup de hasard en tout ceci, et un second hasard, celui de notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les faveurs du premier. »¹²⁾

6° Ce n'est qu'ici qu'intervient l'**effort spirituel**, le travail de détection, de reconnaissance, de « déchiffrement »¹³⁾, de délivrance, etc. La longueur du premier texte en témoigne : « Dix fois il me faut recommencer... » (①, 51), « tâche difficile » (①, 52).

7° S'il y a bien travail spirituel, il y a néanmoins **impuissance de la mémoire volontaire** ou consciente, ou de « la mémoire de l'intelligence »¹⁴⁾ : « les heures mortes - mortes pour

l'intelligence » (②, 16) ; « C'est peine perdue que nous cherchions à [évoquer notre passé], tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée. »¹⁵⁾

8° L'effort de ressouvenance se réfère à un **souvenir lointain**. Il y a entre l'événement actuel et le passé un long intervalle, décalage important dans le temps, distance, quelques fois même de plusieurs décennies. Bref, il y a aussi **oubli**.¹⁶⁾

A cela s'ajoute encore un 9^e élément qui confère aux huit premiers leurs sens et signification, mais dont on va s'occuper ultérieurement.



Voilà donc comment je définis cette mémoire involontaire, point capital dans l'œuvre proustienne. Il faut la distinguer fondamentalement de « la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence »,¹⁷⁾ comme il dit, ou « mémoire rationnelle » (Weinrich),¹⁸⁾ « mémoire des yeux » ou « mémoire consciente ».

La sensation que la madeleine amollie provoque dans ses sens jette un pont du moment actuel à un « instant ancien »¹⁹⁾ et en fait dans ses sentiments de deux événements distincts une seule et même chose. La distance de tant d'années entre ces deux moments éloignés est annulée. On peut même dire que le temps est momentanément aboli.

Texte ⑤

5 ...j'étais [impérieusement sollicité] de chercher la cause de cette félicité, du caractère de certitude avec lequel elle s'imposait, recherche ajournée autrefois. Or cette cause, je la devinais en comparant ces diverses impressions bienheureuses et qui avaient entre elles ceci de commun que je les éprouvais à la fois dans le moment actuel et dans un moment éloigné,
10 jusqu'à faire empiéter le passé sur le présent, à me faire hésiter à savoir dans lequel des deux je me trouvais ; au vrai, l'être qui alors goûtait en moi cette impression la goûtait en ce qu'elle avait de commun dans un jour ancien et maintenant, dans ce qu'elle avait d'extra-temporel, un être qui n'apparaissait que quand, par une de ces identités entre le présent et le passé, il pouvait se trouver dans le seul milieu où il pût vivre, jouir de l'essence des choses,
15 c'est-à-dire en dehors du temps. Cela expliquait que mes inquiétudes au sujet de ma mort eussent cessé au moment où j'avais reconnu inconsciemment le goût de la petite madeleine, puisqu'à ce moment-là l'être que j'avais été était un être extra-temporel, par conséquent insoucieux des vicissitudes de l'avenir. Cet être-là n'était jamais venu à moi, ne s'était jamais manifesté, qu'en dehors de l'action, de la jouissance immédiate, chaque fois que le miracle d'une analogie m'avait fait échapper au présent. Seul, il avait le pouvoir de me faire retrouver les jours anciens, le temps perdu, devant quoi les efforts de ma mémoire et de mon intelligence échouaient toujours.²⁰⁾

Pour résumer en d'autres termes l'essentiel de son idée : Il se souvient de quelque chose de passé, et ce souvenir du passé lui procure un sentiment de bonheur. Cette sensation est la même, dans le passé et dans le moment présent. Donc, conclut-il, si ce bonheur est à la fois dans le passé et dans le présent, il ne dépend plus du temps ; ce bonheur éprouvé est en dehors

du temps (⑤, 10), au-dessus du temps, bref extra-temporel (⑤, 7 et 12). Être « affranchi »(⑥,25/26) du temps, donc échapper au présent, ne plus se soucier de l'avenir, veut dire, ne plus être soumis aux catégories comme passé, présent et futur. Là où les notions de début ou de fin n'existent plus, l'idée de mort cesse d'inquiéter.

Texte ⑥

... quelque chose qui, commun à la fois au passé et au présent, est beaucoup plus essentiel qu'eux deux. Tant de fois, au cours de ma vie, la réalité m'avait déçu parce qu'au moment où je la percevais, mon imagination, qui était mon seul organe pour jouir de la beauté, ne pouvait s'appliquer à elle, en vertu de la loi inévitable qui veut qu'on ne puisse imaginer que
5 ce qui est absent. Et voici que soudain l'effet de cette dure loi s'était trouvé neutralisé, suspendu, par un expédient merveilleux de la nature, qui avait fait miroiter une sensation – bruit de la fourchette et du marteau, même titre de livre, etc. – à la fois dans le passé, ce qui permettait à mon imagination de la goûter, et dans le présent où l'ébranlement effectif de mes sens par le bruit, le contact du linge, etc. avait ajouté aux rêves de l'imagination ce dont ils
10 sont habituellement dépourvus, l'idée d'existence, et, grâce à ce subterfuge, avait permis à mon être d'obtenir, d'isoler, d'immobiliser – la durée d'un éclair – ce qu'il n'appréhendait jamais : un peu de temps à l'état pur. L'être qui était rené en moi quand, avec un tel frémissement de bonheur, j'avais entendu le bruit commun à la fois à la cuiller qui touche l'assiette et au marteau qui frappe sur la roue, à l'inégalité pour les pas des pavés de la cour
15 Guermantes et du baptistère de Saint-Marc, etc., cet être-là ne se nourrit que de l'essence des choses, en elle seulement il trouve sa subsistance, ses délices. Il languit dans l'observation du présent où les sens ne peuvent la lui apporter, dans la considération d'un passé que l'intelligence lui dessèche, dans l'attente d'un avenir que la volonté construit avec les fragments du présent et du passé auxquels elle retire encore de leur réalité en ne conservant
20 d'eux que ce qui convient à la fin utilitaire, étroitement humaine, qu'elle leur assigne. Mais qu'un bruit, qu'une odeur, déjà entendu ou respirée jadis, le soient de nouveau, à la fois dans le présent et dans le passé réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits, aussitôt l'essence permanente et habituellement cachée des choses se trouve libérée, et notre vrai moi qui, parfois depuis longtemps, semblait mort, mais ne l'était pas entièrement, s'éveille,
25 s'anime en recevant la céleste nourriture qui lui est apportée. Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous, pour la sentir, l'homme affranchi de l'ordre du temps. Et celui-là, on comprend qu'il soit confiant dans sa joie, même si le simple goût d'une madeleine ne semble pas contenir logiquement les raisons de cette joie, on comprend que le mot de « mort » n'ait pas de sens pour lui ; situé hors du temps, que pourrait-il craindre de
30 l'avenir ?²¹⁾

La scène de la « petite madeleine » se trouve tout au début du cycle romanesque. Elle lui a rendu momentanément le bonheur passé. 3000 pages plus loin, à la fin du roman, le narrateur revient à la scène révélatrice, où il a expérimenté être « en dehors du temps » (⑤, 10).²²⁾ Et il continue : « Cela expliquait que mes inquiétudes au sujet de ma mort eussent cessé au moment où j'avais reconnu inconsciemment le goût de la petite madeleine... » (⑤, 10/11). Il dit « inconsciemment ». Le narrateur revient à la scène initiale de la petite madeleine. Cette expérience bouleversante lui a donné une idée, inconsciente au début, et qu'il va poursuivre tout le long de ses sept romans, afin de la remonter de l'inconscient du début à la réflexion consciente, à la fin du dernier roman.²³⁾ La petite anecdote prend, au cours de l'immense œuvre, un sens de plus en plus symbolique, poétique, esthétique et poétologique. Le titre de cette Quête romanesque est *A la Recherche du temps perdu*. Ceci est moins un titre qu'un programme que l'auteur poursuit pendant quelques milliers de pages pour enfin arriver –

toujours à travers la « petite madeleine » – au but de sa recherche au dernier roman qu’il a en toute conséquence intitulé *Le Temps retrouvé*. Rappelons-nous maintenant du principe de distance que j’avais évoqué au début : on ne peut pas vivre la vie ou une situation – qu’elle soit heureuse ou malheureuse – et la décrire *en même temps*. La narration d’un événement se fait toujours après, ne serait-ce parce qu’on ne connaît pas encore la fin de l’histoire. Juger et écrire ne se font, par définition, qu’après coup. L’auteur appelle ce côté aporétique de la littérature fictive une « dure loi » (©, 5), une « loi inévitable qui veut qu’on ne puisse imaginer que ce qui est absent. »²⁴⁾

Marcel adulte, en goûtant une madeleine, se souvient d’une scène pareille que Marcel enfant a vécu il y a fort longtemps. Pour un instant, le bonheur qu’il éprouve maintenant tout comme autrefois efface la distance dans le temps entre ces deux moments, le met ainsi au-dessus du temps, ce qui lui ôte la peur concernant la fin du temps, donc la peur de la mort (©, 29). Bref, ce sentiment de bonheur extra-temporel le rend, le temps d’un instant, immortel. « Une minute affranchie de l’ordre du temps a recréé en nous, pour la sentir, l’homme affranchi de l’ordre du temps » (©, 25/26). C’est ici qu’entre en scène un troisième Marcel, celui qui essaie de rattraper ce bref instant de temps heureux qui d’ordinaire nous échappe. Ce troisième Marcel est le narrateur de « la recherche du temps perdu ».

Texte ⑦

Je me souvins avec plaisir, parce que cela me montrait que j’étais déjà le même alors et que cela recouvrait un trait fondamental de ma nature, avec tristesse aussi en pensant que depuis lors je n’avais jamais progressé, que déjà à Combray je fixais avec attention devant mon esprit quelque image qui m’avait forcé à la regarder, un nuage, un triangle, un clocher, une fleur, un caillou, en sentant qu’il y avait peut-être sous ces signes quelque chose de tout autre que je devais tâcher de découvrir, une pensée qu’ils traduisaient à la façon de ces caractères hiéroglyphiques qu’on croirait représenter seulement des objets matériels. Sans doute ce déchiffrement était difficile, mais seul il donnait quelque vérité à lire. Car les vérités que l’intelligence saisit directement à claire-voie dans le monde de la pleine lumière ont quelque chose de moins profond, de moins nécessaire que celles que la vie nous a malgré nous communiquées en une impression, matérielle parce qu’elle est entrée par nos sens, mais dont nous pouvons dégager l’esprit. En somme, dans un cas comme dans l’autre, qu’il s’agît d’impressions comme celle que m’avait donnée la vue des clochers de Martinville, ou de réminiscences comme celle de l’inégalité des deux marches ou le goût de la madeleine, il fallait tâcher d’interpréter les sensations comme les signes d’autant de lois et d’idées, en essayant de penser, c’est-à-dire de faire sortir de la pénombre ce que j’avais senti, de le convertir en un équivalent spirituel. Or, ce moyen qui me paraissait le seul, qu’était-ce autre chose que faire une œuvre d’art ?²⁵⁾

Ce troisième Marcel n’est pas dans le chaud de la mêlée d’une vie dans laquelle on est activement engagé, voire submergé par l’actualité immédiate qui exige qu’on réagit, qu’on lutte, qu’on montre présence d’esprit, bref que l’on vit. Lui, il observe, prend du recul et ainsi décrit et raconte. Il y a donc trois *moi* à distinguer :

- le moi qui se souvient
- le moi dont il se souvient
- le moi qui raconte –

une distinction essentielle en littérature qu’il est impossible d’approfondir dans le cadre de cette petite contribution.²⁶⁾ Le narrateur avait déjà parlé de « la loi inévitable qui veut qu’on ne puisse imaginer que ce qui est absent » (©, 4/5). C’est effectivement une observation de

valeur générale : imagination et présence s'excluent mutuellement ; soit quelque chose est imaginé ou présent. On ne peut imaginer que ce qui est absent ; dès qu'il est présent, on ne peut plus l'imaginer mais par exemple décrire. Même chose d'ailleurs pour le *désir*, car par définition : on ne peut désirer que ce que l'on n'a pas. Mais, c'est déjà un autre sujet...



Aux éléments énumérés de la mémoire involontaire on ajoute alors un 9^e élément constitutif qui se base sur les autres, qui couronne l'ensemble et qui lui donne son sens suprême : c'est **le rôle essentiel de l'acte d'écrire**. Ce que Marcel vit « la durée d'un éclair » (⑥, 11), prend par l'écriture un caractère de durée et de forme fixe. Le temps vécu, passé, perdu est retrouvé par l'art. Ainsi le temps perd son caractère passager. Le temps change de temporel en a-temporel ou, pour citer Proust, extra-temporel (⑤, 7 et 12),²⁷⁾ ou – encore plus paradoxal – il devient impérissable, immortel, éternel. « L'œuvre d'art, écrit-il, [est] le seul moyen de retrouver le Temps perdu ». ²⁸⁾ A l'aide de son récit, ce dernier et troisième Marcel réussit à donner de la durée au bref moment de bonheur. Le narrateur fixe par sa parole cet instant extra-temporel et arrive ainsi à le communiquer à son lecteur. De là à dire que ce qui est ainsi fixé par l'écriture serait la « vraie réalité », il n'y a qu'un petit pas. Il cherche « la vie pure conservée pure », dont il dit « que nous ne pouvons connaître que conservée, car en ce moment où nous la vivons, elle ne se présente pas à notre mémoire, mais au milieu des sensations qui la suppriment. » (③, 8/10) Le programme de la *Recherche* consiste en fin de compte à transformer ou « traduire »²⁹⁾ un moment passager de bonheur du flux du temps et de la vie en quelque chose de durable, en œuvre d'art. Et sa conclusion : « la vérité suprême de la vie est dans l'art. »³⁰⁾ Une petite scène – comme celle de la « petite madeleine » – qui nous semble insignifiante en elle-même, tellement banale que la mémoire consciente n'y pense plus, fait revivre tout un passé, recrée la « véritable réalité », ³¹⁾ c'est-à-dire l'œuvre d'art. Le narrateur parle effectivement de « la recreation par la mémoire ». ³²⁾ Le projet de la *Recherche* est de suivre ce processus de transformation de l'inconscient en œuvre d'art. Et, de retour, nous les lecteurs nous pouvons plonger par la lecture d'un roman dans ce monde que l'auteur a créé pour son propre bonheur - et pour le nôtre.

C'est exactement ce qui se passe quand nous lisons un bon livre (ou que nous nous laissons « absorber » par un film), nous savons que nous nous trouvons dans une autre réalité ; Proust dit « réel sans être actuel » (⑥, 22). Roland Barthes dit que c'est un texte « auquel on croit sans y croire ». ³³⁾ N'est-ce pas un paradoxe que de pleurer des larmes chaudes et *réelles* à cause d'un récit, d'un film, d'un roman dont nous savons très bien qu'il n'est pas réel ? En dernière conséquence, Proust déclare : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature. » ³⁴⁾ Ainsi, il peut conclure : « Les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus. » ³⁵⁾



Du moment qu'il a compris et fait sien ce système, Proust a totalement inversé l'ordre de sa vie et de son œuvre. La littérature est devenue son but suprême, à tel point qu'il lui a tout subjugué. Ainsi, il a par exemple préféré vivre encore une fois un amour malheureux afin de revivre la souffrance et ensuite pouvoir mieux la décrire dans son œuvre. Il confesse et soutient « que même les êtres qui [lui] furent le plus chers [...] n'ont fait en fin de compte que poser pour lui comme chez les peintres. » ³⁶⁾ La joie lui vient quand il réussit à transformer un chagrin en œuvre. ³⁷⁾ Il va même jusqu'à dire qu'« il faut se dépêcher de profiter [des grands chagrins], car ils ne durent pas très longtemps : c'est qu'on se console, ou bien, quand ils sont

trop forts, si le cœur n'est plus très solide, on meurt. »³⁸⁾ Ce n'est pas la mort de sa vie corporelle et biologique qu'il craint, mais de ne plus pouvoir ainsi terminer son œuvre. « N'était-il pas trop tard ? »³⁹⁾ est la question qui le hante ; « aurais-je le temps... ? », ⁴⁰⁾ ou ce rappel hardi : « Combien de grandes cathédrales restent inachevées ! », ⁴¹⁾ et enfin ce constat où il comprend « combien il serait peu sage de m'effrayer de la mort. Or c'était maintenant qu'elle m'était depuis peu devenue indifférente, que je recommençais de nouveau à la craindre, sous une autre forme il est vrai, non pas pour moi, mais pour mon livre... »⁴²⁾

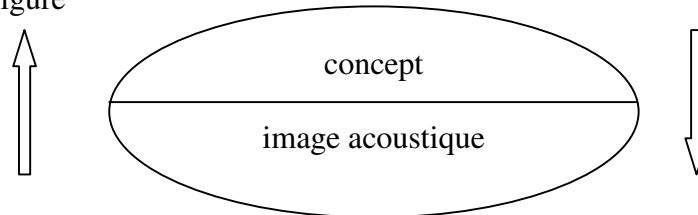
Proust avait mené une vie de dandy, d'élégant snob, de mondain, de dissipé, et depuis 1909, il sacrifie sa vie à l'écriture ce qu'il décrit comme « mourir au monde »⁴³⁾ – il ne fait plus que ça : écrire. Il veut à tout prix achever sa recherche et la narration de celle-ci dans la *Recherche* avant de mourir. « J'abrite mes oreilles et mon attention, avait-il écrit au début, contre les bruits de la chambre voisine. » (①, 33/34) De plus en plus, il se retire, d'abord dans son appartement Boulevard Haussmann, puis dans sa chambre qu'il fait tapisser d'une couche de liège pour diminuer les bruits qui pénètrent de l'extérieur. Volets fermés, il n'écrit plus que la nuit, ⁴⁴⁾ et enfin, il s'enferme dans son lit qu'il ne quittera plus que pour « vérifier sur le motif », ⁴⁵⁾ comme un hibou (c'est lui qui le dit) et enfin et en dernière conséquence, il semble se renfermer dans son crâne pour achever le livre qui devient toute sa vie et ce qui lui en reste.

A scruter de près le vocabulaire que Proust emploie, surtout vers la fin de sa *Recherche*, on y lit des expressions comme révélation, résurrection, « céleste nourriture », expiation, vocation, supra-terrestre, « vérité nouvelle », ⁴⁶⁾ « L'art est ce qu'il y a de plus réel, la plus austère école de la vie, et le vrai Jugement dernier. »⁴⁷⁾ À un moment donné, Proust avait même pensé titrer le dernier roman, *Le Temps retrouvé*, « Adoration perpétuelle ». ⁴⁸⁾ Le sacrifice de sa vie pour ce qui lui est devenu le but suprême, c'est-à-dire son œuvre, lui fait citer l'Évangile selon St Jean, où « Jésus annonce sa glorification par sa mort »⁴⁹⁾ et que Proust cite textuellement : « car si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a semé, il restera seul, mais s'il meurt, il portera beaucoup de fruit. »⁵⁰⁾ « La loi cruelle de l'art, dit-il vers la fin de son cycle romanesque, est que les êtres meurent et que nous-mêmes mourions en épuisant toutes les souffrances, pour que pousse l'herbe non de l'oubli mais de la vie éternelle... »⁵¹⁾ L'écrivain touche une corde religieuse, avec la différence fondamentale qu'il n'y a pas d'autre dieu que l'auteur lui-même et qu'il n'y a ni église ni au-delà. Il s'agit d'une religiosité individualiste et immanente.

L'angoisse devant la mort menaçante révèle à Proust sa vraie vocation d'écrivain qui le sauve doublement de la mort : en trouvant d'abord son moyen personnel d'écrire contre sa propre mort, et qui lui procure ensuite l'éternité littéraire. La scène de la « petite madeleine », analysée dans cet exposé, ⁵²⁾ est au centre de cette découverte et de la littérature moderne et, en conséquence, de mon exposé.

Et si je n'avais pas craint d'effrayer d'avance, j'aurais intitulé cette modeste contribution : « La “petite madeleine” de Proust, ou le salut par l'art »

- 1) Ferdinand de Saussure (1857-1913), linguiste, qui plus est : fondateur du structuralisme et de la linguistique moderne, dans son livre posthume *Cours de linguistique générale*. (Genève 1916) Paris : Eds. Payot & Rivages, 2001 (= Grande Bibliothèque Payot). Publié par Charles Bailly et Albert Séchehaye avec la collaboration de Albert Riedlinger. Ferdinand de Saussure est l'arrière-petit-fils de Horace-Bénédict de Saussure (1740 – 1799), grand savant, inventeur, naturaliste, fondateur de l'alpinisme, à qui on doit la première ascension du mont Blanc, en 1786, qu'il montera lui-même l'année suivante.
- 2) Saussure : « Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces, qui peut être représentée par la figure



Ces deux éléments sont intimement unis et s'appellent l'un l'autre. » Œuvre citée, p. 99. Il y a donc entre les deux éléments du signe linguistique union (le cercle) et opposition (les deux flèches).

- 3) C'est l'expression de Roland Barthes (1915–1980), tirée de « Littérature et signification » (1963), dans *Essais critiques*. Paris : Seuil, 1964, pp. 262 – 265, p. 264. Tout ce paragraphe reprend les idées de Roland Barthes. Ailleurs il parle de « l'inadéquation fondamentale du langage et du réel » *Leçon*. Leçon inaugurale de la Chaire de Sémiologie littéraire du Collège de France, prononcée le 7 janvier 1977. Paris : Seuil, 1978, p. 22
- 4) Roland Barthes *Leçon*. Ouvrage cité, p. 21
- 5) Pascal Quignard : « Le livre est l'absence du monde. » dans *Le lecteur*. Paris : Gallimard, 1976 (= coll. Blanche), p.36
- 6) Marcel Proust (1871 – 1922) *À la Recherche du Temps perdu*. Texte établi et présenté par Pierre Clarac et André Ferré, vol. I, Gallimard 1954, 1966 (= Pléiade, 100) « Du côté de chez Swann » (Grasset 1913), 1^{ère} partie « Combray », pp. 44 – 48, cité dans les notes qui suivent : *Recherche I*, 44 - 48
- 7) Marcel Proust *Contre Sainte-Beuve* (1908/10) Gallimard 1954 (= coll. Idées, 81) « Préface », pp. 56 – 57
- 8) Proust *Contre Sainte-Beuve*, pp. 57 – 58
- 9) Proust *Contre Sainte-Beuve*, pp. 58 – 59
- 10) Proust *Recherche I*, 113
- 11) « ce tintement rebondissant, ferrugineux, intarissable, criard et frais de la petite sonnette » Proust *Recherche III* (= Pléiade, 102) « Le Temps retrouvé » (Gallimard 1927), p. 1046
- 12) *Recherche I*, 44 Ailleurs il dit : « ..cet objet est si petit, si perdu dans le monde, il y a si peu de chances qu'il se trouve sur notre chemin ! » *Contre Sainte-Beuve*, p 55/56
- 13) voir ⑦, 8, *Recherche III*, 878, 879, 880 et 896
- 14) *Recherche I*, 44
- 15) *Recherche I*, 44 La citation continue ainsi : « Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel) que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas. »
- 16) Harald Weinrich, dans sa grande étude sur l'oubli parle d'« une poétique du souvenir depuis les profondeurs de l'oubli », *Léthé*. Art et critique de l'oubli. Traduction Diane Meur (original allemand Munich 1997). Paris : Fayard, 1999, p. 210.

Quatre de nos éléments constitutifs de la « mémoire involontaire » ont déjà été élaborés par Elisabeth Gülich dans l'article "Die Metaphorik der Erinnerung in Prousts « A la recherche du temps perdu »." *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* LXXV (1965) 51 – 74, surtout p. 70. Voir (②, 21) « avec ses allées oubliées »

- 17) *Recherche I*, 44
- 18) Harald Weinrich *Léthé*. Ouvrage cité, p. 206
- 19) Voir ①, 48 (= *Recherche I*, 46) et *Recherche III*, 1047
- 20) *Recherche III*, 871
- 21) *Recherche III*, 872 / 873
- 22) *Recherche III*, 871
- 23) Proust avait déjà dit en 1913 : « mon livre serait peut-être comme un essai d'une suite de "romans de l'Inconscient". » Interview avec Elie-Joseph Bois dans *Le Temps*, 12 novembre 1913, réimpr. dans Marcel Proust *Choix de lettres*. Paris : Plon, 1965, p. 288
- 24) Voir ⑥, 4/5, = *Recherche III*, 872. C'est ce que les romantiques allemands ont appelé « la fleur bleue » (Novalis) ou Baudelaire l'impossible ailleurs
- 25) *Recherche III*, 878 / 879
- 26) Le premier à avoir élaboré cette distinction élémentaire (erinnerndes Ich – erinnertes Ich – erzählendes Ich) est Hans-Robert Jauss, dans son étude *Zeit und Erinnerung in Marcel Prousts « A la recherche du temps perdu »*. Ein Beitrag zur Theorie des Romans. Heidelberg : C. Winter, 1955
- 27) de même *Recherche III*, 877
- 28) *Recherche III*, 899
- 29) « ...ce livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur. » *Recherche III*, 890 ; « traduire » (①, 45) ; « transcrire », « déchiffrer », « interpréter » deviennent des mots-clés dans *Le Temps retrouvé*
- 30) *Recherche III*, 902
- 31) *Recherche II* (= Pléiade, 101) 1966, p. 770
- 32) *Recherche III*, 1044
- 33) Roland Barthes, dans « Littérature et signification », œuvre citée, p. 263
- 34) *Recherche III*, 895
- 35) *Recherche III*, 870
- 36) *Recherche III*, 905
- 37) Voir *Recherche III*, 906 et suivante
- 38) *Recherche III*, 905. Le passage continue : « Car le bonheur seul est salutaire pour le corps, mais c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit. » p. 905 / 906
- 39) *Recherche III*, 1044
- 40) *Recherche III*, 1037
- 41) *Recherche III*, 1033
- 42) *Recherche III*, 1038. En effet, le dernier tiers de la *Recherche* (1040 pages d'un total de 3121 pages) ne nous est parvenu qu'en manuscrits ; il n'a été publié que des années après sa mort et garde, comme disent ses éditeurs, « son aspect émouvant d'inachevé » *Recherche III*, 1119
- 43) *Recherche III*, 1044
- 44) *Recherche III*, 1043
- 45) Jean-Yves Tadié *Marcel Proust*. Biographie. Paris : Gallimard, 1996. CR par Michel Contat « Marcel Proust, la vie à l'œuvre. » *Le Monde* 5 juillet 1996
- 46) « la vérité ... révélée » *Recherche III*, 878 ; « révélation » *Recherche III*, 895 ; « résurrection » (②, 18) et (④, 11) et *Contre Sainte-Beuve*, œuvre citée p. 56, 58 et 59,

Recherche III, 878, *Contre Sainte-Beuve*, œuvre citée, p.56 et 58; « céleste nourriture » *Recherche III*, 873 ; « expiation » *Recherche III*, 902 ; « vocation » *Recherche III*, 899 ; « la vocation invisible dont cet ouvrage est l'histoire » *Recherche II*, 397 ; « supra-terrestre » *Recherche III*, 878 ; « vérité nouvelle » *Recherche III*, 878

47) *Recherche III*, 880

48) Hans Robert Jauss *Zeit und Erinnerung*..., ouvrage cité, p. 196

49) *La Bible de Jérusalem*, Fleurus / Cerf 2001, p. 2187

50) Jean 12, 24. *Recherche III*, 1044 ; déjà *Recherche III*, 899 : « comme la graine, je pourrais mourir quand la plante se serait développée... »

51) *Recherche III*, 1038

52) La scène-clé de la « petite madeleine » (*Recherche I*, 44 – 48 et *Contre Sainte-Beuve*, p. 56 / 57) se retrouve mentionnée encore plusieurs fois dans *Recherche III*, 866 / 867, 869, 873, 877, 878, 879, 895, 919, 920